

Philippe Haeck, instituteur public

Pierre Milot

Volume 34, numéro 4 (202), août 1992

Invitations

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31382ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Milot, P. (1992). Philippe Haeck, instituteur public. *Liberté*, 34(4), 55–64.

PIERRE MILOT

PHILIPPE HAECK, INSTITUTEUR PUBLIC*

L'action restreinte. De la littérature est un petit livre d'une centaine de pages, paru en 1975, dont le double statut était ambigu. Publié aux Éditions de l'Aurore, dans la collection «Écrire» (dirigée par André Roy), il est constitué de dix chapitres dont la plupart étaient issus de ses cours de littérature au collégial, rédigés pour l'ensemble entre 1972 et 1974, et dont plusieurs portaient des titres d'un didactisme appliqué: «Pour un enseignement raisonné de la littérature», «Pour un enseignement réaliste de la littérature»,

* Extrait d'un livre à paraître l'automne prochain, *Le paradigme rouge*, portant sur l'avant-garde politico-littéraire des années 70. Bien qu'elle ait été rédigée il y a maintenant plus d'une année, cette section de chapitre s'insère opinément (mais sans symétrie polémique) dans le débat sur l'enseignement provoqué par Jean Larose lors de la parution de *L'amour du pauvre* (Boréal, 1991) et dans la controverse sur l'essai littéraire comme genre animée par Louis Cornellier dans *Le Devoir* (cahier «Le plaisir des livres», 1^{er} février 1992). C'est la raison qui m'amène à faire paraître le présent extrait sans autre préambule, sinon à faire remarquer que la problématique du système d'enseignement comme instance de légitimation du champ littéraire a toujours été un des principaux indicateurs de mes essais depuis la parution de *La camera obscura du postmodernisme*, l'Hexagone, 1988. Voir, en particulier, le texte intitulé «La légitimité offensée de l'avant-garde littéraire des années 1970», où je faisais état de la secondarisation de cet indicateur institutionnel chez Larose. Voir aussi l'entretien que j'ai accordé à Aline Poulin, «Les champs d'implication d'une éthique de la discussion», in *Moebius*, n° 48, 1991, où je suis revenu sur la relation entre le système d'enseignement et les conditions de possibilité de l'essai littéraire comme acte de connaissance... ou comme effet de méconnaissance.

«La modernité: quatre notions (la dialectique, l'événement, l'écriture, le désir)». Double statut ambigu parce qu'il réunissait d'une part toutes les caractéristiques de la pédagogie appuyée que laisse supposer un manuel d'enseignement de la littérature au collégial et d'autre part il déployait toutes les figures d'un hédonisme post-structuraliste destiné à un public intellectuel d'avant-garde: sans compter qu'il paraissait non pas chez un éditeur officiel de manuels pédagogiques mais précisément chez un éditeur cherchant à promouvoir une production littéraire dont l'audace de l'écriture était destinée à un marché d'écrivains, de théoriciens, de professeurs et d'étudiants, mais dont tout porte à croire qu'il pouvait s'agir en premier lieu de professeurs et d'étudiants du champ universitaire.

Ce double statut, donc, est un bon indicateur du double niveau de compétence revendiqué par son auteur (enseignant et écrivain), mais aussi de la double reconnaissance dont cette compétence fait l'objet (le collège et l'éditeur). De plus, il faut noter que Haeck est à cette époque détenteur d'une maîtrise en littérature portant sur *Le vierge incendié, une nouvelle écriture* de Paul-Marie Lapointe (obtenue à l'Université de Montréal en 1972) dont on retrouve des fragments dans son ouvrage et qu'il soutiendra une thèse de doctorat (*Naissances. De l'écriture québécoise*) qui paraîtra chez VLB en 1979. Tout porte à croire que c'est de sa posture d'écrivain que Haeck entreprend cette démarche théorique qui autorise le théoricien à parler de théorie comme un écrivain et à écrire comme un enseignant parle de ce qu'il enseigne. Son ouvrage porte les marques de cette condition d'exercice (*double bind*) de l'écriture.

Dès la note liminaire, le ton est lancé, qui sera celui de l'après-Mai 68 dont les secousses textuelles se font encore sentir dans un énoncé communal de nivellement des hiérarchies: «Ces textes sont pour ces étudiantes et ces étudiants qui commencent à exiger des enseignants qu'ils pensent et travaillent avec eux: que ce livre puisse être pour elles et

pour eux une économie de forces intellectuelles.» Autre leçon maximisée par l'époque et posée comme bannière: «Il ne faut pas attendre de la seule pratique de l'écriture une large transformation sociale, il faut travailler sur plusieurs fronts à la fois: l'action syndicale, l'action pédagogique, aujourd'hui, commencent à marcher vers le socialisme.» Mais «l'action» (même «restreinte») de Philippe Haeck en littérature se situant plus du côté du post-structuralisme que de celui du structuro-marxisme, il complètera sa notule par une formule d'usage: «Ce rêve de révolution, il n'y a de révolution que collective, et de tendresse, il n'y a de tendresse qu'au moins deux; pour cela ne pas arrêter de penser notre action, de trouver notre désir.»

Le premier chapitre du livre est lui aussi fortement marqué par les leçons de Mai 68, il s'intitule d'ailleurs «La pédagogie après octobre 68» par référence aux grèves étudiantes qui, sous l'influence des manifestations du mouvement étudiant français, avaient perturbé l'ouverture des Collèges d'enseignement général et professionnel à l'automne de la dite année. Il s'agit en fait d'un texte à double entrée, d'un montage en deux sections où sur toutes les pages de gauche on retrouve des citations tirées d'ouvrages de René Lourau (*L'illusion pédagogique*, *L'analyse institutionnelle* et *Analyse institutionnelle et pédagogie*), parus respectivement en 1970, 1971 et 1972, et sur toutes les pages de droite des commentaires formulés par Philippe Haeck et adaptés aux conditions québécoises de l'enseignement collégial. L'ensemble des citations et des commentaires sont numérotés de 1 à 41 avec une notule d'introduction (indiquée 0), et une notule de clôture revendiquée par Haeck (indiquée 00) à la toute fin, qui rejoint d'ailleurs les propos de la note liminaire relevée précédemment:

Tout ceci qui vient d'être écrit ne sera sans doute compréhensible qu'à ceux qui comme moi ont commencé à enseigner en mai 68: j'avais vingt et un ans, une bonne culture

humaniste. En cinq ans j'ai eu le temps de voir comment la culture humaniste me séparait du milieu ouvrier où j'avais grandi, du peuple québécois qui était le mien. Peu à peu grâce aux étudiants j'ai transformé ma culture humaniste à la gloire de l'Homme en une culture révolutionnaire au service des femmes et des hommes québécois. Si je blâme ceux qui m'ont enseigné de s'être réfugiés dans la tour d'ivoire des concepts purs, je leur suis reconnaissant de m'avoir appris à écrire. Mais le meilleur de ma formation vient sans doute des étudiants. (p. 32)

Cette idée d'un savoir en provenance des étudiants plutôt que des enseignants, et cette attitude des enseignants qui écoutent les étudiants plutôt que de leur parler, étaient en fait le résultat divulgué d'une stratégie rhétorique issue directement des critiques générales formulées contre la technocratie française. Cette dernière ne considérerait le système d'enseignement que comme un appareil devant être régulé par les besoins du marché industriel en main-d'œuvre disciplinée: «Le gouvernement québécois ne semble guère différer du gouvernement français: l'école capitaliste fait de l'étudiant de la chair à industrie.» De sorte que «la philosophie de l'éducation du ministère est bourrée de propositions idéalistes qui masquent les buts réels de l'école: garder les enfants, leur apprendre à être soumis, en faire des techniciens efficaces dépourvus d'esprit critique» (p. 29). Mais «l'école capitaliste» se garde tout de même le privilège de sélectionner et de laisser à son futur personnel *staff et line* la possibilité d'anticiper son avenir: «Ici il y a ceux qui font des sacrifices pour aller à l'université, que l'on compare souvent au phallus, à l'autorité: ce sont nos futurs cadres. Et il y a les autres du secteur professionnel: ce sont nos futurs techniciens. Et le système continue à rouler» (p. 17). Conséquence ultime: «l'enseignant aujourd'hui n'a pas d'autre choix que de s'engager pour ou contre l'institution où il travaille.»

Mais là où le lecteur aurait pu s'attendre à un assaut final à la Baudelot et Establet (du genre «la lutte quotidienne, dans *l'école*, contre la dictature bourgeoise et pour la dictature du prolétariat»), l'argument se veut modéré, plus près en somme de «l'institutionnalisation de la lutte anti-institutionnelle» de René Lourau: «L'école en développant sa fonction» critique collera plus à l'homme moderne qui est en révolution permanente» (p. 31). D'où le dernier chapitre du livre de Philippe Haeck qui prend acte de cette tâche instituante: «La modernité: quatre notions» fournit un inventaire relativement complet de ce que Haeck appelle une «bibliographie raisonnée de la modernité» mais que l'on pourrait aussi appeler la petite bibliothèque de la modernisation intellectuelle et du développement institutionnel des sciences sociales et des études littéraires: du *Pour Marx* de Louis Althusser aux *Classes sociales dans le capitalisme aujourd'hui* de Nicos Poulantzas, en passant par la *Théorie d'ensemble* de Tel Quel, les *Écrits* de Jacques Lacan et *De la grammatologie* de Jacques Derrida, jusqu'au *Plaisir du texte* de Roland Barthes et à la *Dérive à partir de Marx et Freud* de Jean-François Lyotard, sans oublier le *Neutre* d'Hélène Cixous côtoyant *L'Anti-Cédepe* de Gilles Deleuze et Félix Guattari. Une petite bibliothèque constituée des principaux titres d'une avant-garde intellectuelle qui avait elle-même participé à ce rejet des humanités classiques dont avait parlé Haeck dans sa notule bibliographique et qui provenait par conséquent d'une stratégie institutionnelle relevant bien plus d'une altération instituante à la réforme instituée des programmes de la recherche et de l'enseignement universitaire et collégial dans son ensemble que d'une demande étudiante qui, si elle avait pu agir comme corps conducteur lors des événements de Mai 68 en France et si elle pouvait se trouver en complicité d'intérêts avec certaines factions du corps enseignant québécois concernant «la pédagogie après octobre 68», n'en était tout de même que le champ d'application.

Mais l'on est mieux à même de saisir la corrélation qui existe entre le premier et le dernier chapitre quand on examine le texte de présentation et les commentaires qui accompagnent cette bibliographie couvrant le territoire de la «modernité» post-soixante-huitarde à partir de quatre notions électives: la «dialectique», «l'événement», «l'écriture», le «désir». Philippe Haeck commence par emprunter à Henri Lefebvre la distinction conceptuelle que ce dernier avait opérée entre «modernisme» et «modernité» dans son livre intitulé *Introduction à la modernité*: le modernisme renvoyant à la mode et aux phénomènes passagers et illusoire des générations qui se succèdent, la modernité relevant au contraire d'une «tentative de connaissance», d'une réflexion critique qui dépassent le côté éphémère de la mode et de la nouveauté. Haeck prévient le lecteur qu'il fait sienne la définition de la modernité. Il le prévient aussi qu'il aime ces livres en tant que «lectures stratégiques»: il s'agit en quelque sorte de «lire le texte littéraire à partir d'une bonne connaissance de l'histoire de la philosophie moderne et des recherches effectuées dans les sciences de l'homme». Par ailleurs, cette lecture doit s'effectuer non pas comme le passage à travers «le dur moment de la grille» (référence à Artaud) mais plutôt à la manière d'une «carte géographique où différents parcours sont possibles d'un point à un autre» sans considérer toutefois que cela aboutisse à des chemins qui «ne mènent nulle part». Et il conclut en disant: «prendre le chemin du mouvement, de la transformation, plutôt que celui du système, de la hiérarchie. Substituer peu à peu à l'ordre établi la révolution permanente» (p. 104).

Le lecteur doit aussi comprendre que si ces quatre notions renvoient à quatre disciplines (l'histoire de la philosophie, le matérialisme historique, la poétique, la psychanalyse), ces dernières «ne cessent pas de déborder l'une sur l'autre», de sorte que tel ouvrage «rangé sous telle notion peut parfois être rangé sous une autre notion». Comme on le voit, la lecture du «texte littéraire» suppose une «bonne

connaissance»: mais cette lecture et cette connaissance ne doivent pas être l'objet d'une contrainte (d'une «grille»), et les disciplines de références ne doivent pas être étanches les unes par rapport aux autres mais «déborder». Devant ce débordement épistémologique de métaphores topographiques et de métonymies poétiques, nous serions tenté à notre tour de dire que toute la géométrie à ciel variable de la tendance post-structuralisme se trouve ici condensée: le compas et la règle ne sont pas nécessaires puisque la carte géographique est un portulan déplié aux limites de la mer mêlée au soleil¹. Mais ce ne serait pas rendre justice aux problématiques et aux auteurs dont Philippe Haeck se sert avec une légèreté qui ne mène peut-être pas nulle part, sûrement même quelque part, mais là où la connaissance est mise à part. Car Philippe Haeck en mêlant ainsi les notions, les disciplines et les auteurs pratique un genre d'agrégation qui ne rend justice ni au «texte littéraire» ni à la «bonne connaissance». Ainsi, lorsqu'il présente la «notion» de dialectique, il écrit:

Cette notion renvoie au fonctionnement de la raison, aux différentes théories de la connaissance. C'est sans doute à partir des textes de La Phénoménologie de l'Esprit (1806-1807) et de la Science de la logique (1812-1816) de Hegel qu'il faut étudier les variations de cette notion. Étudier la dialectique c'est voir comment par le travail de Hegel le

1. On pourra, à ce propos, consulter le petit livre de François Roustang, Lacan. De l'équivoque à l'impasse, Paris, Minuit, collection «Arguments», 1986, où on peut lire: «Lorsque nous ne pouvons plus établir de frontières entre la science et le délire, entre la logique et la psychose, entre ce qui se tient comme un délire et ce qui s'impose comme un raisonnement mathématique, nous ne sommes plus en face de paradoxes dont les arêtes seraient bien définies, nous sommes plongés dans l'incapacité d'établir des distinctions élémentaires et de montrer en quoi et pourquoi un concept pourrait s'opposer à un autre» (p. 108).

discours métaphysique s'est transformé en un discours épistémologique, comment le scepticisme qu'on a manifesté envers la philosophie gagne maintenant la science, celle-ci étant minée, sans qu'elle le sache, par le texte métaphysique. Il faut pour qui veut penser avec une certaine efficacité ne pas mépriser l'histoire du texte métaphysique de peur de le répéter sans le savoir. (p. 105)

Mais il y a pire. C'est de répéter, en le sachant mais en ne le disant pas, la déconstruction de Derrida en faisant passer sa définition de la dialectique (et par conséquent de la métaphysique) pour une définition générique. La chose est d'autant plus litigieuse qu'en ce qui concerne la «notion» d'événement, Haeck y va d'une précision nominale: il explique que cette notion renvoie à *L'idéologie allemande* et au *Capital* de Marx. Et parmi les «événements» contemporains à retenir: «la révolution culturelle prolétarienne en Chine (1966-1968), la contestation étudiante: mai 68 en France et octobre 68 au Québec, l'occupation armée: le coup d'État au Chili (1973), les grèves qui se multiplient, les mouvements de libération qui se créent» (p. 106). Ici Philippe Haeck semble avoir oublié la leçon énoncée à propos de la dialectique qui fait de la métaphysique sans le savoir, car on voit mal comment un derridien conséquent pourrait être en accord avec cette définition marxiste de «l'événement» qui relève effectivement plus de Hegel que de Heidegger. Après tout, ce n'est tout de même pas un hasard si Jacques Derrida a retraité de *Tel Quel* quand la revue de Philippe Sollers s'est lancée dans les aventures de la dialectique maoïste, prenant elle aussi la «Révolution culturelle prolétarienne en Chine» pour un «événement». Tout porte à penser que Haeck n'en avait pas pris acte en 1974.

Ou alors c'est que pour lui la «bonne connaissance» n'a pas à s'enfarger, dans sa marche en forêt, sur de petits cailloux de ce genre: les sommets de la montagne à attein-

dre supposent que le regard se porte ailleurs. En particulier vers «l'écriture» qui est «l'élément subversif du texte, le discours en étant l'élément d'ordre» (p. 107). Ici donc, retour à la case départ du post-structuralisme: «Dans le discours on respecte les conventions du bon usage, le langage semble transparent car on suit les règles de la grammaire et les définitions du dictionnaire. Quand on écrit c'est un peu parce que ce discours affadit tout ce qu'il nomme, qu'on ne peut plus supporter sa *clarté* ou sa *simplicité*. Écrire est plus difficile que discourir car il s'agit précisément de dépasser le discours; et pour cela il faut connaître le fonctionnement du discours» (p. 107).

Et cette «écriture» a des exigences impératives: «Allez lire Mallarmé armé d'un dictionnaire et d'une grammaire, et de quelques langues.» S'il est vrai que le «texte littéraire» est différent du discours théorique (car c'est de ça dont il s'agit), et s'il est tout à fait légitime d'affirmer qu'un poème de Mallarmé a le droit de chercher à subvertir les «règles de la grammaire» et à se dérober aux «conventions du bon usage», il est peu pertinent par ailleurs d'accuser le discours théorique de maintenir l'ordre, surtout que les «définitions du dictionnaire» ne sont pas les lieux privilégiés de la connaissance discursive, et qu'on peut douter que les théoriciens post-structuralismes y aient puisé leurs «définitions». Évidemment Philippe Haeck est plus érudit et il fait ici référence à la symbiose entre philosophie et littérature, dont Jacques Derrida s'est fait le théoricien et le praticien du côté des philosophes avec le Roland Barthes des œuvres post-sémiologiques comme pôle d'attraction symétrique chez les littéraires.

Mais c'est là que les choses se compliquent et où l'on voit qu'à ne plus pouvoir «supporter» la «clarté» et la «simplicité» du discours théorique, certains (comme Philippe Haeck) peuvent être amenés à vouloir proposer son «dépassement»: mais quand les facultés objectives nécessaires à ce dépassement dépassent les capacités subjectives de ceux qui

prétendent se livrer à cette opération, cela risque de faire apparaître avec tant de clarté la simplicité de leur «écriture» que cette dernière peut en devenir difficile à supporter. Ainsi, quand Philippe Haeck en arrive au «désir» (la quatrième et dernière notion) et qu'il proclame que «l'écriture ne vaut qu'en autant qu'elle produise du désir», on en vient à se demander si sa référence à *Au-delà du principe de plaisir* de Freud est bien appropriée. Car, d'un strict point de vue épistémologique², si Freud s'était laissé aller à «suivre à la trace le désir», le risque aurait été grand qu'il ne fasse que fixer le mouvement des vagues à midi sur la mer quand il s'agissait de pénétrer dans les eaux profondes de la connaissance océanique et de s'acheminer vers la découverte d'épaves obscures pour en faire remonter le corps des noyés.

Tout compte fait, et contrairement à sa prétention catégoriale, la «modernité» de Philippe Haeck n'est que l'autre nom de l'avant-gardisme selon Henri Lefebvre: le «modernisme».

2. Pour une discussion sur les rapports entre théorie et fiction dans le discours psychanalytique, voir Malcolm Bowie, *Freud, Proust et Lacan. La théorie comme fiction*, Paris, Denoël, collection «L'espace analytique», 1988, en particulier «Freud et le rêve de savoir» (pp. 33-70) «Lacan et la littérature» (pp. 179-213). Et sur le rapport de Freud au rationalisme, voir Michèle Ansart-Dourlen, *Freud et les Lumières. Individu, raison, société*, Paris, Payot, collection «Critique de la politique», 1985, en particulier la section «Freud, le narcissisme et les limites de la raison» (pp. 219-229) à propos des rapports entre la «conscience réflexive de soi» et les «conflits névrotiques», soit la fonction de la «prise de conscience» livrant les individus à la «compréhension du coefficient d'irrationalité qui peut influencer leurs comportements, menacer leur cohérence intérieure et l'intégrité de l'existence d'autrui» (p. 220).